Oeil pour oeil

Le mort ne pense pas. Il est de l’autre côté, juste sous la surface, à à peine dix centimètres de toi. Le cadavre aurait dû être laissé sur le sol comme un fruit blet, ça aurait fait plus naturel, et tu aurais pu le regarder pourrir un peu plus chaque jour. Un mort, ça ne se souvient de rien. Il y a le vieux mur qui s’érode non loin, et des visages qui se décrochent du plâtre où ils avaient été griffonnés. Ça ne te sert à rien non plus, de dessiner ou peindre tous ces visages qui s’effacent au fur et à mesure que tu les traces avec un bâton sur le sol, meuble et mouillé par la pluie. Tu repars dans l’autre sens, plutôt que prendre le chemin dégagé et logique, tu préfères marcher au milieu des orties et des ronces qui déchirent ton pantalon, et attaquent ta peau. Tu entends par instants les chants des oiseaux, perdus dans la semi-clarté des branchages, mais tu ne peux pas les voir, car tes yeux ont vieilli. Les morts ne peuvent pas parler avec toi une fois la nuit venue, car tu as placé une pièce en argent sur la bouche de chacun d'eux pour être sûr qu’ils restent muets à jamais, tu aurais pu coudre leurs lèvres aussi bien, mais tes yeux sont usés et tu n’y voyais rien. Tu as pensé aux fous handicapés perdus, exclus, dans ton errance, tu as pensé à ceux qui n’ont rien qui dorment dans les rues; et puis tu as pensé aux gens honnêtes, aux notables et aux bourgeois que tu détestes tant, tu voudrais tant les voir mourir et souffrir à la fois, car le monde est injuste. Tu t’es senti bêtement coupable, coupable surtout de n’être rien que toi-même, vaguement limité, et puis parfois même vaguement superficiel. Mais heureusement, bientôt tout cela finira, et un autre placera une pièce d’argent sur tes lèvres, pour que tu sois muet.

Ivan de Monbrison